

« Photoreporter, un métier qui vous ouvre les yeux »

Prix Bayeux-Calvados-Normandie. Plus de 150 élèves de Saint-Lô et Carentan (Manche) ont échangé hier avec le photographe Guillaume Binet. Sans rien édulcorer, il leur a parlé de son métier.



Guillaume Binet, photographe indépendant. | PHOTO : OUEST-FRANCE

Reportage

Il y a des silences qui résonnent. Hier, quand s'achève la projection des dix reportages sélectionnés pour le Prix Bayeux des lycéens et apprentis, la tension est palpable dans l'auditorium des Archives départementales de la Manche : 150 élèves de Saint-Lô et Carentan viennent d'être happés par le monde.

« On ressent... de la dépression », lâche un lycéen saint-lois en tentant un sourire. « C'est très émouvant, complète Clara, sa camarade en seconde au lycée Curie de Saint-Lô.

On prend conscience qu'on a vraiment de la chance de vivre en France quand on voit la misère dans certains pays. »

Dimitri, Esteban, Radmir, Kyllian évoquent ces « images frappantes » d'une « journaliste qui a failli se faire



Plus de 150 élèves de Saint-Lô et Carentan ont participé hier au Prix Bayeux-Calvados-Normandie des correspondants de guerre. | PHOTO : OUEST-FRANCE

« tuer par un obus » et « d'un enfant le visage en sang ». Et de ces enfants et adolescents entraînés malgré eux dans la spirale de la guerre. « On se met à leur place. Ils n'ont encore rien vécu et ils sont blessés, ils meurent. Ce qui est incroyable, c'est qu'à force de côtoyer la mort, elle devient presque normale. »

Fanny Rihouey, enseignante au lycée d'enseignement adapté Robert-Doisneau, à Saint-Lô, a engagé dans un projet autour du prix Bayeux ses 35 élèves en CAP pour devenir maçons, couvreurs, jardiniers, peintres, menuisiers. Ce mardi, ils assisteront au cinéma à une projec-

tion du film *Les hirondelles de Kaboul* et jeudi, ils seront à Bayeux. « Ce Prix des correspondants de guerre, c'est une ouverture au monde essentielle. »

Guillaume Binet, photographe fondateur de l'agence Myop, prend la parole. Ses photos défilent sur l'écran derrière lui. Le silence s'installe, lourd comme les mots de celui qui est allé dans une vingtaine de zones de conflits. « Les gens ont pris des risques énormes pour vous rapporter ces images-là [...]. Des gens qui font ce métier meurent, souligne le photographe. C'est un métier d'engagement, tourné vers le monde, qui

vous ouvre les yeux et vous oblige à vous poser des questions, tout le temps. »

« Les gens qui meurent en Méditerranée, c'est nous »

Il raconte son reportage au Yémen au début du conflit et sa difficulté ensuite à « vendre » ce sujet aux médias. Il dit les populations qui souffrent. « Arracher quatre doigts à un soldat ou un enfant, ça paralyse beaucoup plus un village qu'un mort. » Des propos sincères et durs.

« Est-ce que vous avez du mal à prendre des photos quand vous êtes sur le terrain ? » demande un adolescent. Guillaume Binet convoque la mémoire d'une fillette de 7 ans « qui avait pris une balle dans la tête. Je lui ai pris la main. Je me suis interdit de la prendre en photo. Je pensais que c'était voyeur de le faire ». Pourtant, « aujourd'hui, je le regrette. Une victime n'est pas dégradée du fait de ses blessures. Ce qui est dégradant, c'est la guerre ».

Lui qui est père de quatre enfants essaie de ne pas prendre de risques inconsidérés mais « il faut s'approcher des gens, être près des événements » pour en rendre compte. « Faire ce métier, cela m'ancre un peu plus dans notre société. Nous appartenons tous au même monde, même s'il est sordide. Les gens qui meurent en Méditerranée ou ailleurs, c'est nous. »

Émilie MICHEL.